

MITCHELL, Soeur Estelle, s.g.m., *Mère Jane Slocombe, neuvième supérieure générale des Soeurs Grises de Montréal, 1819-1872*. Fides, Montréal et Paris, 1964. 496 p. Portrait, dédicace, remerciements, préface, bibliographie, index onomastique.

Lionel Groulx, ptre

Volume 18, Number 3, décembre 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302397ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302397ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Groulx, L. (1964). Review of [MITCHELL, Soeur Estelle, s.g.m., *Mère Jane Slocombe, neuvième supérieure générale des Soeurs Grises de Montréal, 1819-1872*. Fides, Montréal et Paris, 1964. 496 p. Portrait, dédicace, remerciements, préface, bibliographie, index onomastique.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 18(3), 443–445. <https://doi.org/10.7202/302397ar>

MITCHELL, Sœur Estelle, s.g.m., *Mère Jane Slocombe*, neuvième supérieure générale des Sœurs Grises de Montréal, 1819-1872. Portrait, dédicace, remerciements, préface, bibliographie, index onomastique. Fides, Montréal et Paris, 1964. 496 p.

On nous pardonnera de reproduire ici la préface que nous avons écrite pour cet ouvrage.

Extraordinaire destinée. Une petite Anglaise d'Angleterre se convertit à la foi catholique. Elle émigre au Canada. Elle cherche sa voie. Elle croit la trouver dans une communauté religieuse: celle des sœurs Grises de Montréal. Elle ignore le français. Elle a tôt fait de s'adapter. En elle ses supérieures discernent une vocation de choix. La jeune convertie est séduite par l'équilibre de vie intérieure et de vie active que lui offre la congrégation des filles de Marguerite d'Youville. Avec souplesse la postulante, puis la novice, Jane Slocombe — c'est son nom — se prête et à la vie d'oraison et aux œuvres de charité qui, dans sa communauté, vont se multipliant. La jeune Sœur est admirablement douée: esprit communautaire, don de soi

toujours prêt, charme prenant en toute sa personne, tempérament d'artiste, et mieux que cela : un fort penchant à l'héroïsme, Elle souhaitera partir avec les premières missionnaires de l'Ouest canadien ; lors de l'épidémie du typhus "irlandais", elle se porte, corps et âme, au risque de sa vie, à l'affreux charnier de la Pointe-Saint-Charles. Elle échappe, par miracle, à l'hécatombe qui décime ses compagnes. Toutes ces qualités rapidement surnaturalisées recommandent la petite "sœur anglaise", ainsi qu'elle se nomme, aux plus hautes tâches. Elle les gravit, ou plutôt on les lui fait gravir l'une après l'autre : sous-maîtresse, puis maîtresse des novices, membre du Conseil des administratrices, suppléante à la direction de la maison mère, enfin supérieure générale de sa communauté en 1863.

"Mère", elle le sera, pour ses religieuses, ses filles, dans toute la beauté du mot. Elle assiste à la soudaine expansion de sa communauté : aux grands départs pour l'Ouest canadien, pour les Etats-Unis, pour tant d'autres coins du Canada. La tâche ne l'écrase point. Elle est devenue à l'époque une grande spirituelle. L'auteur utilise largement la correspondance de la supérieure. On y trouve, à un rare degré, le sens de la maternité spirituelle. La "Mère" sait fortifier les plus faibles courages, passionne ses filles pour leurs tâches ; pour ce faire, elle trouve des mots de foi émouvants, mêlés de temps à autre au plus fin humour. Correspondance de bonne langue française que la sienne, et si pleine de l'esprit et de la qualité d'âme de Mère d'Youville, qu'il y a de quoi entretenir, à haute pression, la vie surnaturelle d'une famille religieuse. Sœur Slocombe meurt, encore jeune, le 22 juin 1872, à 52 ans, usée prématurément.

*

* *

Sœur Mitchell nous raconte la vie de Mère Slocombe en tout près de 500 pages de texte. N'y cherchons pas, à proprement parler, une biographie où l'on procède par étapes, par vues d'ensemble. C'est moins de l'histoire que de la chronique. Cette chronique n'est pourtant pas ennuyeuse. La narratrice a le style cursif, elle sait capter au passage le trait piquant qui donne du relief au récit. Et ce récit baigne, à chaque page, dans une si chaude atmosphère de foi. La chronique ne se ferme pas, du reste, sur une vie de monastère. Elle s'ouvre aux événements du temps qui rebondissent dans la communauté : immigration irlandaise, ravages du typhus, passage de l'abbé Faillon, visite tumultueuse de Gavazzi, relations avec Mgr Bourget, avec les évêques de l'ouest et autres, événements de la Rivière-Rouge

en 1870, notes sur Louis Riel, pensionnaire des sœurs Grises, en son temps de collégien, invasion des Féliens, etc., etc. Sœur Mitchell cite abondamment la correspondance des religieuses de l'époque et de leurs amis. Elle fait surtout abondant usage des lettres de Mère Slocombe. L'auteur a amassé là des matériaux précieux pour l'histoire de sa communauté. Son mérite restera surtout d'avoir mis en bonne lumière cette neuvième supérieure générale des sœurs Grises, femme comme l'on en voit peu. "Il n'y a qu'une Mère d'Youville, dira un aumônier de la Maison, de même n'y a-t-il qu'une Mère Slocombe."

LIONEL GROULX, ptre